

# Des mots, comme un bandage...

par Valérie Zenatti\*

Valérie Zenatti, écrivain pour la jeunesse très connue en France, a eu une relation particulière avec Israël, puisqu'elle s'y est installée à l'âge de treize ans avec ses parents. Elle a écrit, entre autres, deux romans pour la jeunesse qui se déroulent en Israël pendant la guerre du Golfe. Une double culture qui lui donne un point de vue tout à fait singulier sur ce pays. Elle a bien voulu nous offrir ce texte très personnel sur son expérience de l'exil et sur sa foi dans le pouvoir des mots.

\* Valérie Zenatti est née à Nice, en 1970.

Elle a passé huit années importantes de sa vie en Israël et vit depuis 1991 à Paris.

Elle a écrit une douzaine de romans pour la jeunesse et un roman aux Éditions de l'Olivier, *En retard pour la guerre*, en cours d'adaptation au cinéma. Elle est également traductrice, notamment d'Aharon Appelfeld et de Michal Govrin. Elle travaille actuellement sur l'adaptation cinématographique d'un autre de ses livres, *Une bouteille dans la mer de Gaza*. Ses romans ont été traduits aux États-Unis, en Angleterre, Allemagne, Pologne, Italie, Corée...

« **D**emain, nous partirons. » Les mots résonnent en moi en ce 23 août 1983. J'essaie de comprendre ce qu'ils me disent et cachent, pour quelques heures encore. Je regarde la ligne bleue des collines qui entourent Nice, le drapeau de l'Hôtel Negresco sur lequel j'ai ouvert les yeux chaque matin de ma courte vie. Il me disait s'il ventait ou pas et me rappelait le capitaine de *Mary Poppins* annonçant le vent d'Ouest, le vent du Nord. Je me penche au balcon qui longe ma chambre, contemple la ligne de fuite qui part vers la droite – vers l'école où j'ai appris à lire, à écrire, à élever des vers à soie, et vers le collègue où deux professeurs de français m'ont (un peu) donné confiance. J'écris depuis quelques années déjà, j'aime les mots, j'ai besoin de leur son intérieur, quand je les couche sur le papier de mon journal, j'ai besoin du semblant d'ordre qu'ils font régner là où tout n'est que questions, exaltation, attentes, contrariétés, désirs que je ne comprends pas. J'ai treize ans, des cheveux noirs et bouclés que je voudrais raides et châains comme ceux de Sophie Marceau dans *La Boum 2*, film qui a fait massivement miroiter aux filles de mon âge les facettes d'une « adolescence idéale ».

Je rêve, en secret, que le départ me métamorphosera et que là-bas, de l'autre côté de la mer, on me verra autrement, telle que je suis vraiment, pensé-je. Délurée, drôle, vive, peut-être même jolie et surtout pas une première de la classe un peu coincée, rougissante, trop bien coiffée, mal à l'aise en public.

« Là-bas », c'est Israël. Nous y partons parce que mes parents sont tous deux juifs, qu'ils souhaitent rejoindre cette terre où un pays de trente-cinq ans continue de se construire, dans les soubresauts de l'histoire. Je n'y ai été qu'une fois dans ma vie, j'avais six ans, j'en ai gardé un souvenir de liberté pour les enfants jouant seuls dans les squares, et le goût d'une « brick à l'œuf, » mangée à la terrasse d'une buvette, à Gaza.

Demain, nous partirons, et je « prends le paysage dans mes yeux ». Ce sont les mots que j'écris dans mon journal, je les ai peut-être lus dans un livre, les livres sont ma passion, mon refuge, mon antre, mon royaume, ma vraie vie je crois. Je fixe le paysage yeux écarquillés, sans ciller, je ne veux pas perdre une seconde de cet instant où je dis adieu à la ville qui m'a vue naître, aux premières images qui ont été reliées pour moi au langage. Je veux croire que je n'oublierai JAMAIS aucun détail de ce paysage.

Je pense que ma grand-mère est née en Tunisie, ma mère en Algérie, moi en France, mes enfants un jour, peut-être, en Israël.

Chez nous, personne ne meurt là où il est né, chacun transmet son pays comme un héritage incompréhensible à la génération suivante.

La France est mon pays mais j'ai toujours craint d'y être considérée comme étrangère, parce que je suis juive, parce

que mes parents portent ce qualificatif qui ne me plaît guère : pieds-noirs. Qui serai-je demain, en Israël ?

\*\*\*

Elle est là, la scène fondatrice. Je l'ignore encore, même si je devine que l'instant est dramatique, même si j'essaie d'en retenir les pans.

La rupture. Le départ. L'étrangeté. Le regard des autres.

\*\*\*

Entre les années 2000 et 2005, j'ai écrit trois romans qui se déroulent en Israël, dont *Quand j'étais soldate* et *Une bouteille dans la mer de Gaza*. Lors des nombreuses rencontres auxquelles j'ai participé dans des collèges ou des lycées, une question est souvent revenue : « Pourquoi écrivez-vous sur la guerre ? » « Non, » répondais-je, « je n'écris pas sur la guerre, mais sur des personnages qui subissent une situation qu'ils n'ont pas choisie, et sur le sentiment d'étrangeté qui en découle. »

Le sentiment d'étrangeté de l'adolescente française débarquée en plein désert du Néguev à treize ans et qui se sent bête parce qu'elle ne comprend pas un mot de ce qui est dit autour d'elle et soudain, plus que jamais auparavant, elle devient « la Française » pour les autres.

Le sentiment d'étrangeté de la jeune fille de dix-huit ans qui passe son bac puis devient soldate, comme tout le monde, parce que le service militaire est obligatoire et fait partie de la vie de chacun. Partagée entre le fou-rire et une immense incrédulité, elle contemple son reflet en uniforme kaki dans la glace, se demandant si elle peut vraiment être prise au

sérieux, et si elle est réellement censée impressionner quelqu'un.

Le sentiment d'étrangeté de la jeune femme de vingt et un ans qui retourne en France, en 1991, pour « souffler » un an, après l'armée, après la guerre du Golfe et qui découvre que le pays dont on parle si souvent aux informations semble si différent de celui où elle vient de passer huit ans.

Mais les écrivains sont peut-être toujours des « personnes déplacées » ?

Israël occupe une place importante dans mon « vécu littéraire », parce qu'il évoque pour moi un lieu où se jouent, encore plus qu'ailleurs peut-être, les notions de singularité et d'altérité dont les conflits nationaux sont les pires ennemis. Il y a quelques années, j'ai été frappée par une étude publiée dans un journal israélien. On y demandait à des jeunes enfants de huit ans, israéliens et palestiniens, de dessiner « l'autre ». Les résultats étaient en grande majorité accablants (« attendus », diraient certains). Le « Palestinien », dans les yeux du petit Israélien, était la plupart du temps un terroriste sanguinaire et l' « Israélien », dans les yeux du petit Palestinien était presque toujours un soldat non moins sanguinaire. Il m'a semblé que nous, ici, en Europe, spectateurs impuissants, partiaux ou impartiaux de ce conflit, nous nous étions habitués à ce que les protagonistes de cette pièce tragique ne sortent pas de ces définitions grossières, caricaturales, faussées. Sans nier la violence bien réelle des événements qui se déroulent « là-bas », j'ai eu envie d'investir un espace de liberté – la littérature – pour y faire vivre des êtres qui ne représentent personne à part eux-mêmes, même s'ils sont



*« La guerre exige que l'on pose sur elle des mots doux, comme des bandages, pour ne pas blesser encore plus. »*

Aharon Appelfeld

nés à Gaza ou à Jérusalem, des jeunes gens avec leurs rêves, leur naïveté, leurs questions, leurs secrets. J'ai senti l'urgence de rappeler des « fondamentaux » qui nous semblent d'une banale évidence, « ici », mais qui ne le sont guère pour tous « là-bas » : « J'ai le droit de vivre, et tu as le même droit. » « J'ai le droit d'être libre et tu as le même droit. » « J'ai une autre histoire et ce n'est pas un crime. » Le choix de la littérature « jeunesse » s'est imposé à moi car je le considère comme un espace véritablement révolutionnaire, où l'on ose, comme à dix-sept ans, s'emparer des « grands sujets », et croire dur comme fer que l'on peut changer le monde avec de l'audace, de l'humour, de l'autodérision et de l'engagement.

Je ne crois pas aux « sujets » en littérature, mais aux situations. Les situations engendrées par le conflit israélo-palestinien font écho en moi parce que je sais ce que signifie être « l'étrangère », et vouloir se défaire de l'étiquette que les autres vous collent. Je sais ce que signifie grandir dans le récit d'une terre perdue. Je sais aussi qu'il est difficile de regarder l'autre en face et de soutenir son regard. Qu'il est plus facile de se laisser porter par la colère que l'empathie, l'hostilité que la curiosité. Mais je sais également que franchir le pas pour traverser la frontière permet quelque chose d'extraordinaire : raconter des histoires. Avec, toujours en tête, cette phrase d'Aharon Appelfeld : « La guerre exige que l'on pose sur elle des mots doux, comme des bandages, pour ne pas blesser encore plus. »

Des mots doux, oui, et soudain, tout semble dit.

La revue *Lecture Jeune* de l'association Lecture Jeunesse a consacré son n° 113, de mars 2005 aux « Visions du conflit israélo-palestinien ».

Voici les 12 titres analysés par leur comité de lecture

- *De Jérusalem à Nevé Shalom*, de Florence Cadier  
Syros Jeunesse (Tempo), 2004
- *Les Gitans partent toujours de nuit*, de Daniella Carmi  
Gallimard Jeunesse (Scripto), 2003
- *Samir et Jonathan*, de Daniella Carmi  
Hachette Jeunesse (Le Livre de poche Jeunesse), 2002
- *Rêver la Palestine*, de Randa Ghazi  
Flammarion, 2002
- *Tant que la terre pleurera*, de Yaël Hassan  
Casterman (Romans), 2004
- *Soliman, le pacifique (journal d'un enfant dans l'Intifada)*,  
de Véronique Massenot  
Hachette Jeunesse (Le Livre de poche Jeunesse), 2003
- *L'Histoire de l'autre*  
Peace Reasearch Institute  
In The Middle East  
Liana Levi (Histoire), 2004
- *Le Jour où ma vie s'est arrêtée*, de Galila Ron-Feder  
Flammarion (Castor poche), 2003
- *Dans la bande de Gaza*, de Joe Sacco  
Vertige Graphic, 1998
- *Une nation occupée*, de Joe Sacco  
Vertige Graphic, 1996
- *Si tu veux être mon amie*,  
Lettres de Galit Fik et Mervet Akram Sha'ban  
Gallimard Jeunesse (Folio Junior), 2002
- *Quand j'étais soldate*, de Valérie Zenatti  
L'École des loisirs (Médium), 2002

Lecture Jeune, 190 rue du Faubourg Saint-Denis, 75010  
Paris. Tél. 01 44 72 81 50 - Fax 01 44 72 05 47  
courriel : [lecture.jeunesse@wanadoo.fr](mailto:lecture.jeunesse@wanadoo.fr)